

est d'une délicatesse extrême. Pièce remarquable parce qu'unique depuis les fragments de M. van Deysse. Quelques questions philosophiques traitées par MM. Verwey et Bierens de Haan. Le savant helléniste M. Charles van Deventer donne une étude sur l'orateur grec Isaeus. M. F. Roosdorp publie deux poèmes en prose finement ouvrages et profondément sentis. M. F. Erens raconte son voyage en Allemagne et indique l'hostilité de ce pays envers la Hollande.

La revue **De Nieuwe Gids** a reparu le 1<sup>er</sup> septembre sous la direction de MM. Kloos, Boeken et Erens. Dans la première livraison, quelques sonnets remarquables de M. Kloos.

BATAVUS.

### LES THÉÂTRES

THÉÂTRE DE L'ŒUVRE : *Peer Gynt*, poème dramatique en cinq actes, de Henrik Ibsen, musique de E. Grieg; traduction de M. le comte Prozor — THÉÂTRE DE L'ODÉON : *Les Perses*, tragédie d'Eschyle, traduite et mise à la scène par A.-Ferdinand Herold, musique de scène de Xavier Leroux.

C'est en 1867, à Rome, qu'Ibsen écrivit **Peer Gynt**. L'année précédente, il avait écrit *Brand*, et il semble que ces deux poèmes soient la contre-partie l'un de l'autre. Brand, en effet, c'est l'homme impérieusement volontaire, qui, malgré les obstacles, s'affirme hautement soi-même, et qui cherche à régénérer les créatures en leur donnant conscience de leur soi; il est l'ennemi de toutes les fraudes, de toutes les idées et de tous les sentiments superstitieux. Peer Gynt, au contraire, est l'homme de toutes les faiblesses; sa volonté cède à la moindre difficulté, sa démarche est tortueuse, et il est dominé par les superstitions. Ce n'est pas que Peer Gynt soit inintelligent ni méchant; il a des accès de bonté, et il lui arrivera de savoir, avec adresse, tirer parti des circonstances; mais jamais il ne cherche à prendre conscience de soi-même ni de ce qui l'entoure, il se trompe sans cesse sur la valeur des hommes et des choses, il ne se doute pas de ce que pourrait sa propre force, et il prend pour d'insurmontables obstacles les embarras les plus vulgaires. Ces obstacles imaginaires, il n'essayera même pas, d'ailleurs, de les briser; il les tournera. Peer Gynt est l'homme des demi-mesures, de l'hypocrisie inconsciente et de l'égoïsme naïf; Peer Gynt est le parfait opportuniste, — peut-être, après tout, l'homme normal. Et le poème dont il est le héros est une œuvre singulièrement vivante et variée. Là, tour à tour fantaisiste, réaliste, gai, gracieux, ironique, puéril, tragique et profond, Ibsen n'a jamais été plus vraiment poète ni, peut-être, plus pitoyablement humain.

C'est au folk-lore norvégien qu'Ibsen emprunta son person-

nage. On trouve en effet, dans le recueil populaire d'Asbjørnsen, un conte dont le héros se nomme Peer Gynt. Ce Peer Gynt est un paysan, grand chasseur, et qui lutte sans cesse avec les trolls, victorieusement. Le principal épisode du conte est la rencontre de Peer Gynt avec une sorte de monstre froid et visqueux, qui se donne le nom de grand Tortueux. Il veut empêcher Peer de rentrer dans sa cabane; Peer ne se laisse pas intimider, il découvre le crâne du Tortueux, et le perce de trois balles, puis il fait enlever le monstre par ses chiens. Ibsen, dans son poème, s'est servi de cet épisode, mais il en a changé tout à fait le sens et la conclusion. De même, il a pris dans le conte l'idée de la rencontre de Peer Gynt et des trois jeunes filles, et celle des luttes de Peer Gynt et des trolls: mais du vigoureux chasseur, qui ne craint rien, il a fait un homme faible, qui redoute les trolls, et ne sait leur échapper que par la fuite. Il a transformé le type légendaire de Peer Gynt plus encore que Goethe n'avait, dans son *Faust*, transformé le type traditionnel du vieux sorcier.

Le Peer Gynt d'Ibsen est, comme celui de la légende, un paysan, mais qui ne prend plaisir qu'à batailler et à mentir. Il se dit le héros d'extraordinaires aventures; il se dit capable d'accomplir des prodiges: et, dans le mensonge, il n'a même pas l'honnêteté relative d'imaginer les faits qu'il raconte: il ne fait que répéter des récits populaires, qu'on lui conta à lui-même lorsqu'il était enfant, et il s'attribue les prouesses de personnages légendaires. On se rit de lui, on le méprise un peu, et les jeunes filles refusent de danser avec lui; même la blonde Solveig, celle qui est presque une enfant encore, et qui est si pure et si gracieuse que son refus chagrine Peer Gynt, si indifférent aux refus des autres.

Peer enlève Ingrid, le jour même où elle va se marier, puis il l'abandonne; il abandonne les trois jeunes filles qu'il a rencontrées dans la montagne, et il suit vers Dovre la Femme en vert qui errait par les fjelds, et qui est la fille du Vieux de Dovre, le roi des trolls.

Voici Peer Gynt chez les trolls, esprits inférieurs et grossiers, dont la règle de vie est le plus plat égoïsme. La crainte qu'inspirent ces trolls est toute superstitieuse; avec le moindre courage on s'assure que leur puissance est vaine, et on les vainc, facilement. Mais Peer Gynt se laisse aller à subir leur domination; il consent à devenir l'un d'eux, et ce n'est qu'à la dernière épreuve, au moment où les trolls vont lui crever un œil, qu'il se ressaisit; et il s'enfuit loin du royaume de Dovre.

Ici se place la rencontre de Peer Gynt et du grand Tortueux. De ce que lui ont enseigné les trolls, Peer retient une maxime: « Borne-toi à toi-même. » De ce que lui dit le grand Tortueux, il en garde une autre: « Fais le tour. » Le hâbleur Peer Gynt

ne sera plus qu'un égoïste sans franchise ni audace, et qui pour éviter les difficultés des circonstances, se métamorphosera sans cesse, pour ainsi dire, et oubliera d'avoir une personnalité.

L'occasion pourtant lui naît de s'affirmer quelqu'un, et d'être heureux d'un bonheur simple et pur. Dans la forêt où après le rapt d'Ingrid, il a été condamné à vivre, Solveig vient le trouver. Renonçant à tout, car elle aime, elle veut se donner à lui, et partager son exil et ses travaux. Peer est ému du sacrifice de Solveig, il l'accepte; de vivre ensemble et de s'aimer, ils seront heureux, mais voici que reparaît la Femme en vert, la fille du trolde. Elle amène à Peer Gynt un enfant qu'il lui a fait : « Et il est bien ton fils, lui dit-elle : car il boite du pied comme tu boites de l'esprit. » Et Peer a peur; au lieu de se réfugier en le pur amour de Solveig, d'affirmer cet amour, il « fait le tour ». Il quitte Solveig, il s'en va à travers le monde.

Il entre chez sa mère Aase, qui est mourante. Au lieu de laisser Aase songer à sa vie, et chercher quelles responsabilités elle peut encourir, Peer Gynt l'endort avec des contes merveilleux, il lui cache le dernier moment. Puis, il va en Amérique, il y fait fortune; au cours d'un voyage en Afrique, quatre aventuriers, un français, un anglais, un allemand et un suédois, le dépouillent, et Peer Gynt périrait dans le désert, si, par une suite de circonstances singulières, il ne devenait prophète dans une tribu de bédouins. Il devient amoureux d'une jeune fille qui le charme par des danses, Anitra; jouant le prophète, il lui donne des leçons de morale; mais, à une âme, Anitra préfère des pierreries, et voici Peer Gynt encore dépouillé. En Egypte, il rencontre le directeur d'un hôpital de fous, fou lui-même; et enfin, ayant refait sa fortune, mais vieilli et usé, Peer Gynt retourne en Norvège.

Sur le vaisseau où il s'est embarqué, il rencontre un étrange passager; ce passager, il le revoit après que le vaisseau a fait naufrage; et, aux demandes du passager, Peer Gynt se prend à être inquiet, et à songer qu'il a peut-être perdu sa vie. Quand il a atteint la côte, il rencontre encore des êtres singuliers; il assiste au convoi funèbre d'un homme qui se mutila jadis pour éviter d'être soldat. Le pasteur loue cet homme d'avoir accompli un acte par lequel il affirmait une volonté, et d'avoir toujours vécu conformément à cette volonté : il fut lui-même, et, à cause de cela, il ne sera pas un estropié devant Dieu.

Puis, c'est la rencontre de Peer Gynt et du fondeur de boutons. Il y a, en Norvège, des hommes qui vont de maison en maison, achetant les vieux boutons d'argent, usés ou mal faits, et les fondent en lingots. C'est un de ces hommes qui rencontre Peer Gynt. « Je te cherchais, lui dit-il. Tu es pareil

à un bouton manqué. Je vais te mettre dans ma cuiller, et tu seras refondu dans la masse impersonnelle. » Et alors, Peer Gynt se lamente; à cette refonte, il préférerait tous les supplices, et il n'a plus qu'une pensée : prouver qu'il a été quelqu'un. Il repasse toute sa vie ; il revoit les êtres qu'il a connus : il a vécu au hasard, et jamais il n'a été soi-même. Il n'est qu'un être impersonnel, et la seule épitaphe qu'on lui doive est : « Cit-gît personne. » Et Peer Gynt va mourir désespéré.

Mais voici que d'une cabane sort une femme aux cheveux gris, pourtant gracieuse encore. C'est Solveig. Elle reconnaît Peer. Bien longtemps elle l'a attendu ; il revient enfin comme il avait promis. Elle est tout heureuse. Par elle, Peer Gynt devient quelqu'un : il fut celui qui créa le bonheur de Solveig : car, alors qu'il courait le monde, changeant de moi comme on change de vêtements, Solveig resta dans sa cabane, rêvant amoureusement à un Peer Gynt idéal, qui, celui-là, était un individu bien défini. Et, parce que, du réel Peer Gynt, a pu, pour ainsi dire, émaner ce Peer Gynt de rêve, le réel Peer Gynt sera sauvé ; et, dans les bras amoureux et maternels de Solveig, bercé par le beau lied qu'elle chantait en l'attendant, lui, le bien-aimé, Peer Gynt s'endort doucement, béni et régénéré.

Cette dernière scène, qui est d'un grand poète et d'un grand dramaturge, n'est d'ailleurs que la conclusion dramatique du poème ; moralement, il se conclurait, nous semble-t-il, par le terrible : « Ci-gît personne. » Mais il est beau que Peer Gynt, comme Faust par l'amour simple de Gretchen, soit sauvé par l'amour constant de Solveig.

Jamais Ibsen n'a écrit d'œuvre plus variée que *Peer Gynt* : jamais peut-être il n'en écrivit de plus belle. C'est là qu'il a montré quel admirable poète lyrique il sait être ; et je ne crois pas qu'il y ait, dans aucun de ses drames, une scène plus émouvante que celle où Aase, charmée et leurrée par son fils, s'en va vers le château de Soria-Maria, et meurt. Cette scène serait émouvante par sa seule beauté poétique. D'autres scènes, dans *Peer Gynt*, troublent profondément : je citerai les deux rencontres du héros avec le Passager et avec le Fondateur de boutons. Et le poème, en son ensemble, charme, amuse, et terrifie, à la fois.

Pour représenter *Peer Gynt*, il a fallu, malheureusement, couper de nombreux passages ; et certaines coupures ont été faites assez brutalement. Des parties entières ont disparu, celle, par exemple, du quatrième acte où Peer Gynt voyage en Égypte. D'autres ont été réduites à l'excès : c'est ainsi qu'Anitra n'a guère fait qu'apparaître, et que, au dernier acte, nous avons perdu le discours du Pasteur, la réapparition du

Vieux de Dovre et d'Aase, et la conversation du Diable et de Peer Gynt. Ces brutalités étaient, peut-être, nécessaires pour qu'il fût matériellement possible de représenter *Peer Gynt*, mais elles n'en sont pas moins regrettables; et il me semble que, pourtant, les coupures eussent pu être plus adroites et plus respectueuses.

M. Lugné-Poe s'est efforcé de convenablement mettre en scène *Peer Gynt*, et certains tableaux en ont été bien réglés.

En même temps que le poème d'Ibsen, a été jouée, sous la direction de M. Gabriel Marie, la musique que Grieg écrit pour l'accompagner. Cette musique est déjà célèbre, et, presque chaque année, nous avons eu occasion de l'entendre, au moins en partie, tant au Cirque qu'au Châtelet. Certains morceaux en sont d'un pittoresque trop facile, et sonnent médiocrement à l'orchestre; mais le lied de Solveig est d'une tendresse qui émeut, et le chant des cordes, qui accompagne la mort d'Aase, est d'une beauté simple et grande.

M. Deval a fort honorablement joué le rôle complexe de Peer Gynt, Mlle Suzanne Auclair a été charmante dans celui de Solveig, et Mlle Jane Avril a dansé très agréablement celui d'Anitra. D'autres encore ont participé au succès de la représentation : M. Albert Mayer, Mmes Barbieri, Régine Martial, Reynold. .

Jouer *Peer Gynt* est, jusqu'ici, le plus gros effort qu'ait fait l'Œuvre; et il sied de louer M. Lugné-Poe d'avoir permis d'acclamer, une fois de plus, le nom glorieux d'Ibsen.

A.-FERDINAND HEROLD.

### §

Les *reconstitutions* de théâtre ancien me plaisent fort.

D'abord pour ce que les Beautés des œuvres anciennes, me touchant par tout ce qu'elles ont de plus général — *d'éternel* si vous voulez — m'émeuvent, lorsqu'elles m'émeuvent, (et elles ont toute chance de m'émouvoir puisqu'elles sont choisies pour cela), très profondément et gravement, et traditionnellement, nobles pierres de touche où l'or de mille esprits divers laissa sa trace.

Mais aussi — pourquoi ne le dirai-je pas — j'apprends, au contact des Beautés subsistées et consacrées, à mieux aimer de mes nerfs les frêles Beautés d'aujourd'hui, celles qui n'auront que vous et moi pour les chérir et mourront; les choses jolies ou mélancoliques, ah! gracieuses et tendres, maintenant si vivantes, et qui seront fripées au vingtième siècle, et finies — après avoir cependant contenu, *dans l'instant*, pour vous et pour moi, autant d'émotion que ces grandes Beautés déjà fières jusqu'au définitif de leurs deux douzaines de siècles